

HENRI BACHELIN

Bachelin, oublié ? Celui qui a écrit et publié de très nombreux ouvrages et articles, qui a bien connu Jules Renard, Romain Rolland, André Gide, Paul Léautaud et bien d'autres acteurs de la vie littéraire pouvait-il disparaître de nos mémoires ? A cette question, tentons de répondre.

Pour ce cheminement, il faut s'efforcer d'associer la biographie, avec ses nécessaires repères datés, et la propre démarche littéraire de Bachelin très marquée par l'autobiographie.

Ce dernier point mérite un mot d'explication : les poèmes, les contes ou les romans de cet auteur comportent un versant autobiographique très important qui s'exprime sous différentes formes et qui est essentiel pour le comprendre. Cette part de l'œuvre ne se confond pas avec la chronologie qui trace une ligne nette et continue de la naissance à la mort, du 27 mars 1879 au 21 septembre 1941. L'autobiographie propose un trajet de lecture aller et retour, incessamment renouvelé. Chaque acte d'écriture devient, comme l'a écrit Paul Claudel ou comme l'a manifesté Marcel Proust, l'expression d'une naissance. Ne réduisons jamais la connaissance d'un auteur à la connaissance de sa vie

Cela étant dit, partons à la découverte de Bachelin.

Trois étapes nous seront nécessaires :

- l'éveil, jusqu'en 1910, ou encore l'âge de la sensibilité des origines,
- la réussite, de 1910 à 1926, ou l'homme de lettres parisien,
- l'isolement ou le repli sur soi de 1926 à la mort.

L'EVEIL

La marque indélébile de l'humilité.

Le 27 mars 1879, Henri Bachelin naît à Lormes dans une famille très modeste. Son père est sacristain et journalier. Après l'école des Frères, il rejoint en 1891 le petit séminaire de Pignelin, puis le grand séminaire de Nevers.

Le 29 juin 1897, il quitte volontairement cet établissement — il expliquera les raisons de son départ dans une longue nouvelle au titre évocateur : *Robes noires, robes blanches* — et s'engage dans l'armée pour quatre ans qu'il passera à Nevers, au 13^o RL, et surtout au 6^o RIMA de Brest.

Dès sa libération en 1901, il rejoint Paris où il trouve du travail.

Pendant cette période, Bachelin a déjà publié quelques poèmes et des courtes nouvelles dans *La Revue du Nivernais*, où Paul Cornu l'accueille, dans *La Tribune de Nevers* ou encore *L'Echo de Clamecy*.

Mais à partir de 1901, il fait ses véritables débuts dans plusieurs revues et rencontre Jules Romains.

1904 est l'année de la toute première publication, à compte d'auteur, avec un tirage limité à deux cents exemplaires, *Horizons et coins du Morvan*. Ce recueil de seize pages de poèmes est bien accueilli et lui permet d'entrer dans un cénacle littéraire important où il crée des liens avec d'autres écrivains du centre, comme Charles-Louis Philippe, Emile Guillaumin et Hugues Lapaire, mais aussi, au sein du *Mercure de France*, avec Vallette, Rachilde et Paul Léautaud.

Pour gagner sa vie, il travaille de façon stable au Crédit Industriel et Commercial. En 1906, il publie, à compte d'auteur et avec un tirage très limité, un vrai livre, *Pas-comme-les-autres*. Puis tout s'accélère avec la parution, en 1907 et dans les mêmes conditions d'édition, d'un recueil de nouvelles, *Les Manigants*, cité pour le prix Goncourt, et en 1909, de deux études littéraires consacrées l'une à Renard, l'autre à Flaubert. Pendant cette même période Bachelin participe à de très nombreux journaux comme, par exemple, *Paris-Journal*, *l'Humanité*, *Le Matin*, *Le Petit Parisien*, *l'Auto*.

LA REUSSITE

L'homme de lettres parisien reconnu par ses pairs (1910-1926).

En 1910, Bachelin collabore à d'importantes revues dans lesquelles il publie contes ou critiques : *Le Mercure de France*, bien sur, mais aussi *Comœdia*, *Pages Libres*, *L'Echo des boulevards*, *L'Effort*, *La Bibliothèque Universelle de Lausanne* et quelques autres. Il noue des relations fortes avec Jean-Richard Bloch, Romain Rolland et André Gide.

Le 20 mars 1911, il quitte son emploi et décide de vivre de sa plume. Kate Monnet, qui sera bientôt sa femme, travaille de son côté au Crédit Lyonnais et veille à assurer les besoins du ménage.

La nécessité de publier, les louanges de la critique et, bien sur, l'entourage littéraire du jeune écrivain guident Henri Bachelin vers le roman.

Mais, il ne veut pas, il ne peut pas, être un romancier comme les autres. Sa métamorphose — qui sera limitée — de l'autobiographie au roman, c'est à dire un récit à la narration réduite avant tout à un contenu, à une histoire ayant un début et une fin, s'opère progressivement

Robes Noires paru chez Grasset, en 1910, va dans ce sens. Il sera, à ce titre cité pour le Goncourt. *La bancale*, magnifique hommage aux humbles qui souffrent dans leur corps et dans leur cœur, reçoit un très bel accueil.

Paraissent, en 1912, *Juliette la Jolie*, en 1913, *Sous d'humbles toits* et surtout, en 1914, *L'Héritage*. Ces ouvrages sont, dans la forme de vrais romans, mais l'inspiration autobiographique reste présente, évidente, prégnante.

Un mot sur la vie de Bachelin à cette époque. Dans certains cénacles ou groupes, il est assez mal accueilli. Ainsi, à la NRF, hormis Gide qui lui a demandé de participer à l'équipe fondatrice, on le considère comme une pièce rapportée. Pour Schlumberger, il n'est qu'un alibi qu'a trouvé André Gide vis à vis des « gens modestes ». Ce rôle de caution aurait été joué auparavant par Charles-Louis Philippe. Bachelin n'est que « le pauvre en haut de l'escalier », pour faire référence à une visite que Gide lui avait rendue dans sa soupenote de la rue Nollet. Aujourd'hui encore, on veut oublier que Bachelin a participé à la création de la NRF et des spécialistes éminents, professent un mépris pesant à son endroit.

C'est vrai Henri Bachelin était pauvre. Il n'appartenait pas à une famille riche et n'héritera de personne. Ses revenus étaient modestes. Un ouvrage à 3,50 F, avec un tirage honorable, rapportait à son auteur moins de 700 F. A titre de comparaison, un instituteur gagnait, en fin de carrière, 2400 F par an. Un article au *Mercure de France* était payé 3 F la page. La vie d'homme de lettres n'était pas toujours facile.

Le 12 août 1914 - la guerre menace - il épouse sa compagne, Kate Monnet et rejoint Cosne le lendemain. Le 18 novembre, Bachelin est blessé au nord de Commercy et versé dans les unités auxiliaires. Il recevra la Légion d'Honneur, à titre militaire, en 1923.

En 1918, à trente-neuf ans, Henri Bachelin se voit décerner le prix Femina-Vie heureuse et reçoit donc 5000 F pour son livre *Le Serviteur*, paru chez *Flammarion*, puis réédité par *le Mercure de France* en 1944.

Reconnu, primé, Henri Bachelin est devenu un homme de lettres parisien. Il reçoit de nouveaux prix de moindre renom. Il écrit beaucoup...et même un peu trop. On lui demande son avis, on souhaite publier des essais ou des articles de lui, on lui confie *le Journal* de Jules Renard qu'il retranscrit pour l'éditeur *Bernouard*.

Pendant cette période active et riche - quinze ans, dont quatre de guerre - , Henri Bachelin écrit douze romans, une étude consacrée à Huysmans et des centaines de nouvelles, contes, essais ou critiques.

Nous sommes en 1926, il est au faite de sa gloire...gloire fugace.

L'ISOLEMENT

Le repli, en partie volontaire, de l'écrivain sur lui-même.

Cette période, de 1927 à la mort de Bachelin en 1941, reste active, et les publications éditées en volumes sont nombreuses. En tout, paraîtront sept romans, deux romans historiques (situés l'un à Bibracte, l'autre à Vézelay), trois études littéraires ou philosophiques (Jules Renard, Charles-Louis Philippe et Proudhon), et trois ouvrages consacrés à la musique (notamment, en collaboration avec Alexandre Cellier, un livre ayant valeur de référence : *L'Orgue*).

Bachelin publie par ailleurs dans les journaux et revues des centaines de contes et d'articles. Il convient de citer parmi les plus marquants deux textes importants : *Vieilles Images*, en deux parutions dans *le Mercure de France*, en 1936 et 1940, et, dans la même revue en 1938, *Le Jour s'éteint à l'Horizon de Pourpre*. Ce dernier essai sera présenté comme étant «le testament philosophique de l'ermite des Batignolles » par André Billy, dans *Le Figaro*.

En outre, naissent pendant cette période une quinzaine d'œuvres qui resteront inédites pour la plupart. Seules seront publiées, après la mort de leur auteur, *Collines et buttes parisiennes*, puis, grâce à l'action de Jean Drouillet, *Nos paysans d'après Jules Renard* et *Les Parsonniers*, enfin *Vieilles Images*, fruit du travail des associations Henri Bachelin et du Pas de L'Ane.

Henri Bachelin ne cesse donc pas de travailler et, comme nous le constatons, ces années sont fécondes ; mais il se replie progressivement sur lui-même. Il ne fréquente plus les milieux littéraires et, petit à petit, la critique oublie « l'ermite ». André Billy, dans ses *Propos du Samedi*, en 1958, a comparé Léautaud et Bachelin.

Mais ce qui le préoccupe, ce n'est pas tant sa carrière d'écrivain, c'est autre chose. Comme le note Paul Léautaud dans son *Journal Littéraire*, le 21 février 1927, « Bachelin tient un journal ». De décembre 1926 à septembre 1941, il rédige effectivement un journal dont a été conservé le manuscrit. C'est cette œuvre inédite qui illustrera cette période de la vie de Bachelin.

Ce texte compte 932 feuillets, tous paginés avec soin. S'y ajoutent une préface qu'il présente ainsi : « En guise de préface ou de telle autre chose que l'on voudra », et un index très incomplet qui ne permet qu'imparfaitement de s'orienter dans les méandres de cette œuvre complexe et immense.

Mais, le Journal est plus que cela et nous retrouvons le fil rouge de l'autobiographie complétant celui de la chronologie. Dans ce texte, Bachelin se préoccupe peu des dates, sauf pour les mentionner quasi mécaniquement. Bien au contraire, il restitue, dans ce texte daté, le cours mouvementé de toute une vie. Il a trouvé enfin le mode d'écriture qui lui paraît le plus à même d'exprimer son être dans la pluralité des différents « moi ». Même s'il ne faut pas réduire cette œuvre foisonnante à ce seul aspect, l'auteur parsème le Journal de notes éclairantes. J'en noterai une :

« Il faut maintenant que je fasse un véritable effort pour réaliser que je sois né dans la Nièvre, et à Lormes, plutôt que n'importe où, ailleurs ; et encore quand j'ai réussi à me le rappeler, n'en tiré-je pas la moindre satisfaction(...)Tout ce qu'il me reste, ce sont des sensations dont je parle si souvent, mais que je ne localise même plus, comme si, même autrefois, je les avais éprouvé dans un absolu d'espace libéré de toutes lois de géographie et de topographie. Si le marron raisonnait, peut-être dirait-il la même chose quand, sa coque se fendant, il s'en échappe pour tomber sur le sol. »

A l'automne de sa vie, Henri Bachelin connaît une véritable évolution : jusque là il vivait dans ses romans (un bonne quarantaine), il vivait de ses romans. À partir de 1926, c'est dans *le Journal* qu'il continuera de vivre, comme écrivain et comme poète, c'est dans cette œuvre, plus que dans ses autres écrits, que brille la lumière de l'écrivain obstiné qui noircira ces pages jusqu'au 19 septembre 1941, deux jours avant sa mort.

La transcription de ce manuscrit a commencé, avec l'accord de la Société des Gens de Lettres, et cette année, paraîtra le premier tome de cette œuvre majeure, publié en collaboration par les associations Henri Bachelin et du Pas de l'Ane.

Voilà.

Henri Bachelin devait-il être redécouvert ou était-il voué à l'oubli définitif ?

Chacun répondra à cette question comme il pense devoir le faire.

Cet homme, tel qu'il a été, force le respect et ce, pour plusieurs raisons.

Par son parcours d'abord : des origines les plus humbles il est parvenu à une situation très en vue dans le monde assez fermé des lettres françaises.

Par la qualité et la diversité de son œuvre. Retenons surtout qu'il est, sans aucun doute, l'un de ceux, sinon celui qui a le mieux ressenti, le mieux décrit l'humilité et la simplicité.

Par sa volonté farouche de suivre son chemin dont rien ne le détournera, pas même la solitude. Il n'a jamais voulu changé pour plaire.

Admettons même certains de ses défauts, son franc-parler parfois brutal.

Une dernière fois, l'ermite des Batignolles a jeté un regard sur lui-même. Il est allé à la rencontre de l'enfant qu'il fût. Écoutons-le :

« À douze ans, tu portes ton univers dans ta tête. Il est ce qu'il est. Il ne manque pas de cohésion, ni, surtout, de pittoresque. Des images d'Épinal voisinent avec des figures de vitraux. Des siècles vivent en toi. Tu palpites d'émotions renouvelées. (...) Ton esprit est une cire vierge où les images s'incrument avec un relief incomparable que tu ne sens pas. C'est en vain que plus tard, je m'efforcerais de la retrouver. Je n'en puis donner que d'infidèles décalques.

Nous ne mourrons qu'ensemble, disais-je. Tu es mort avant moi. Je suis incapable de tirer parti de l'héritage que tu m'as laissé. Quelques fleurs, de-ci, de-là, des javelles dispersées dont j'ai fait quelques gerbes : c'est tout ».